

Recherches sociographiques



Francine GRATTON, *Les suicides d'être de jeunes québécois*

Marc-A. Lessard

Volume 39, numéro 2-3, 1998

Québec et Canada : deux références conflictuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057235ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057235ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lessard, M.-A. (1998). Compte rendu de [Francine GRATTON, *Les suicides d'être de jeunes québécois*]. *Recherches sociographiques*, 39(2-3), 500-503.
<https://doi.org/10.7202/057235ar>

Francine GRATTON, *Les suicides d'être de jeunes québécois*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1996, 338 p.

Autant Francine Gratton s'est interrogée avec beaucoup de sens critique sur le suicide et les explications qu'on en donne, autant elle s'est laissée guider par une profonde sympathie pour les suicidaires et les suicidés. Tout dans son livre depuis ses premières intuitions jusqu'à ses analyses les plus fines témoigne de cette double mouvance. Impossible de réduire sa recherche à la suite des opérations discrètes strictement complémentaires et très clairement identifiées qui lui donnent sa figure visible : un constant souci de comprendre et de révéler la guide et l'âme. Frappée par l'accroissement du nombre de suicides chez les jeunes et perplexe devant ce qu'on en dit, elle ne comprend pas ces gestes et ne peut accepter ni le simple scandale ni les explications, faciles ou savantes, par ceci ou par cela. Elle s'efforce de voir autrement les choses. Sa formation psychiatrique, son expérience clinique et sa culture sociologique webérienne l'orientent vers le sujet, la personne qui se donne la mort. Une hypothèse s'amorce : le suicide est l'acte d'une personne; pour en comparer deux, il faut comprendre chacun... La pierre d'angle est posée, le reste va suivre : un choix théorique, une méthode.

L'orientation théorique vient de WEBER dont elle expose avec grande clarté l'essentiel des idées sur la connaissance, sur l'activité humaine et sur l'action (rationnelle en finalité, rationnelle par rapport à une valeur, émotionnelle et traditionnelle), puis elle énonce sa « prise de position personnelle » (p. 21) :

- le suicide est une activité significative et il a du sens pour son auteur même si l'observateur n'y voit que mystère ;
- le suicide a un caractère social, son auteur se situe toujours par rapport aux personnes de son entourage, à son milieu ;
- le suicide est une activité commandée par des valeurs ;
- l'accroissement récent des taux de suicide s'explique vraisemblablement par « l'esprit général ou le climat socioculturel d'ensemble qui prévaut au Québec ».

La méthode et le cheminement de l'enquête, l'auteure les conçoit en s'inspirant de BOUDON (l'individualisme méthodologique), de GLASER et STRAUSS (la théorie ancrée), de BERTAUX, FERRAROTTI et quelques autres praticiens des récits de vie. D'abord elle mènera une enquête sur un nombre limité de cas, c'est fondamental selon WEBER et BOUDON. Pour chacun elle recherchera le maximum d'information par divers moyens : en premier lieu des entrevues non directives avec les proches, ensuite les lettres d'adieux, les dossiers et travaux scolaires, les écrits divers, tout ce qui sera susceptible de révéler le sujet vivant et son « processus de vie ».

Chaque entrevue sera transcrite et pour chacune, « un regroupement ordonné des faits » sera dressé en éliminant toutes les « interprétations personnelles des proches », enfin elle rédigera une « histoire de vie du sujet » en confrontant les faits ordonnés et les documents personnels disponibles. Par la suite, faisant confiance à la compréhension empathique, elle procédera à l'analyse et à la comparaison des

histoires de vie à la lumière des orientations théoriques choisies au départ et précisées en cours de route. Progressivement une typologie s'esquisse que confirme le rapprochement entre ses observations et les résultats de nombreuses enquêtes sur les jeunes au Québec et en Occident. C'est le départ d'un long travail de compréhension, de comparaison et de construction qui conduit à cinq types de suicides. En voici l'essentiel.

Dans notre société très axée sur la réalisation personnelle, les jeunes accordent une grande importance aux valeurs, à ce qui donne sens à leur vie. Elles sont personnelles (choisies par soi-même) ou empruntées (puisées hors de soi). Par ailleurs, les jeunes disposent de ressources variables: « qualités, aptitudes ou talents »; « atouts sociaux [...]: famille, amis, école, travail, richesse matérielle, qualité de vie, etc. » (p. 83). Elles sont abondantes ou limitées, stables ou changeantes. Or la dynamique entre les unes et les autres paraît à ce point centrale dans la vie des jeunes, selon tous les indices, que Francine Gratton décide d'en faire les éléments clés d'une typologie. Plus précisément, l'essentiel de celle-ci repose sur l'analyse de l'interconnexion entre elles : si le lien est fort, le risque de suicide est minime ; s'il est faible, il se produit une sorte de vide d'être, et le danger devient très réel. Quatre situations sont possibles : valeurs personnelles et ressources abondantes ; valeurs empruntées et ressources abondantes ; valeurs personnelles et ressources limitées ; valeurs empruntées et ressources limitées.

L'application de ces couples théoriques aux sujets observés révèle cinq types : le suicide dû à l'outrance des valeurs personnelles, le suicide dû à l'insuffisance des valeurs empruntées, le suicide dû à l'impuissance des ressources limitées, le suicide dû à l'usure des forces, le suicide dû à la dépendance de ressources limitées (p. 86-91). À chacun correspond une personne, respectivement l'idéaliste, le blasé, l'épuisé, le nostalgique, la déshéritée.

L'idéaliste s'enlève la vie « par outrance de ses valeurs personnelles ». Elles sont si élevées que ses immenses ressources lui semblent négligeables (ch. 5). Le blasé se suicide à cause de l'insuffisance de ses valeurs personnelles : celles qu'il a empruntées ne lui permettent pas de donner un sens à ses abondantes ressources (ch. 6). L'épuisé met fin à ses jours « parce que ses ressources sont impuissantes à opérer la jonction avec les valeurs personnelles qu'elle s'est données ». Plutôt que d'en tirer profit, elle les laisse détériorer ses valeurs et s'enferme dans un cul-de-sac (ch. 7). Le nostalgique possède à l'origine valeurs et ressources suffisantes. Il cherche la mort parce qu'il « constate, et vit à regret, l'usure de ses forces survenue dans sa jeunesse » (ch. 8). La déshéritée manque des ressources personnelles qui lui permettraient de créer ses propres valeurs. Elle emprunte celles des autres, mais n'a pas les ressources pour les réaliser. Toujours en état de dépendance, elle décide de se suicider (ch. 9).

La présentation de ses cinq types clôt l'exposé de la démarche de l'auteure. Viennent ensuite les cinq histoires de vie correspondantes, données non pas en preuve, mais en confirmation de justesse et de plausibilité. Le lecteur pourra y apprécier avec quelle finesse la psychiatre, la clinicienne et la sociologue webérienne s'allient pour donner sens et cohérence au matériel d'observation. On pourra discuter de certaines interprétations, la méthode choisie y invite, mais on ne

pourra pas remettre en question la thèse fondamentale : le suicide d'être chez les jeunes ne peut s'expliquer par un ou quelques facteurs, il est l'objet d'une décision qui vient à la suite d'un long cheminement. Je ne crois pas fausser la pensée de l'auteure en traduisant : il est la fin provoquée d'une histoire et d'une prise de conscience.

Tel que prévu au départ, la dernière partie du livre porte sur la société québécoise. Deux questions se posent : jusqu'à quel point et comment les idéaltypes s'y inscrivent-ils ? peut-on y trouver des éléments qui permettent de comprendre l'augmentation récente du taux de suicide chez les jeunes ? Contrairement à ce qu'il peut sembler à première vue, Francine Gratton ne cherche pas de facteurs sociaux explicatifs, mais s'efforce de comprendre la cohérence entre ce qu'elle a observé au sujet des suicides et ce qu'elle appelle « l'esprit général du Québec et ses orientations socioculturelles depuis 1960 » (p. 273). Cinq grandes orientations lui semblent caractéristiques : la remise en question des structures et des valeurs traditionnelles, la religion, l'enseignement, la famille ; le désir d'autonomie et la prise en main du développement socioéconomique ; la liberté de pensée, de parole, de presse et de création artistique ; le pluralisme politique, religieux, social et culturel ; la recherche et l'affirmation de l'identité nationale ; l'individualisme et le bien-être privé. En parallèle, elle montre en quoi les jeunes ont participé à cet esprit général : remises en question, désir d'autonomie, besoin de liberté, multiplicité d'options, quête de liberté, souci de réalisation individuelle. Suit un ensemble de réflexions plutôt qu'une analyse systématique.

L'auteure ne cherche pas à établir des rapports précis entre ses idéaltypes, l'esprit général de la société et la participation des jeunes à celui-ci, elle se limite à souligner des traits de parenté, à indiquer des grandes convergences, surtout dans l'univers des valeurs. On comprend sa prudence : pour aller plus loin selon sa méthode, ne faudrait-il pas créer des types de milieux ou de contextes dans lesquels des jeunes donnent sens à leur vie, décident de vivre ou de mourir ? Ne faudrait-il pas aussi se demander ce que deviennent les valeurs choisies par une génération quand elles sont adoptées par la suivante dans des conditions parfois radicalement différentes ? Ainsi, que signifie le projet collectif de réalisation des personnes quand il devient obligation individuelle ? Ne faudrait-il pas scruter l'évolution des médiations (personnes, institutions, services gouvernementaux, etc.) entre les jeunes et les ressources théoriquement disponibles ? Mais le texte nous en dit assez pour établir de façon évidente l'appartenance des cinq idéaltypes à la société et à la génération de jeunes en question. Reste à scruter cette relation, sur le mode de la compréhension. Espérons que Francine Gratton se laissera tenter par l'entreprise.

On l'aura deviné, j'ai lu *Les suicides d'être des jeunes québécois* avec beaucoup de sympathie et une certaine complicité. Aussi on ne se surprendra pas si je m'abstiens d'amorcer quelque débat. Pour moi ce livre se classe parmi ceux qu'on doit d'abord considérer comme une invitation à poursuivre la recherche. On ne l'enrichira vraiment et on ne le dépassera qu'en soumettant les interprétations de l'auteure à d'autres éclairages ou en poursuivant l'investigation vers le même horizon avec le même souci de comprendre. Il faut, entre autres, multiplier les études de cas et y apporter de nouvelles intuitions, raffiner si possible la typologie, scruter davantage

les défis que pose aux jeunes la nécessité de connecter leur héritage culturel à leurs conditions concrètes d'existence.

Enfin, pour conclure sur une note professorale, si j'avais à redonner un cours de méthodologie générale en sociologie, j'inscrirais le livre de Francine Gratton en bonne place dans la liste des lectures strictement obligatoires : il constitue une excellente illustration de l'autre sociologie, celle qu'on dit qualitative, et les 93 premières pages proposent un cheminement de recherche tout à fait exemplaire.

Marc-A. LESSARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Roland VIAU, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Boréal, 1997, 318 p.

On a beaucoup écrit, cinq mille pages environ, pour tenter d'expliquer les causes des guerres amérindiennes avant et après l'arrivée des Européens en Amérique du Nord-Est. C'est ainsi que Roland Viau nous prépare à la lecture de son livre. Donc, le sujet n'est pas neuf, il a été longuement exploré. Viau ne cherche pas à en faire une synthèse, il a sa propre hypothèse à faire connaître et à faire valoir. Cette hypothèse, concernant plus particulièrement le monde iroquoien, se présente en deux volets, qui sont d'ailleurs intimement liés: la guerre est partie intégrante du rituel de deuil et elle est d'abord une guerre de capture.

Sa démonstration se divise en trois parties. La première nous livre d'abord un état de la question où Viau rejette le point de vue de l'historiographie traditionnelle pour qui les guerres indiennes sont un « perpétuel et futile » (p. 23) exercice de vengeance. Ce point de vue ne peut être adopté, faute d'une perspective anthropologique qui aurait permis de mieux soupeser les sources documentaires et de dépasser des préjugés ethnocentriques. Viau critique ensuite trois propositions avancées depuis les années 1940. Il pense improbable que, pendant la période préhistorique, les guerres aient été une conséquence du passage d'une économie de chasse et de cueillette à une économie basée sur une production agricole. Le supposé problème engendré par ce passage – perte de prestige, pour l'homme, à cause d'un rôle social amoindri au sein de sa société, et compensation par l'acte guerrier – « reflète une interprétation pour le moins erronée de la division sexuelle du travail existant dans ces sociétés » (p. 26). On ne peut pas considérer prépondérant le rôle qu'aurait pu jouer une volonté de contrôle sur des ressources économiques vitales car celles-ci étaient suffisamment abondantes et partagées, ce que de nouvelles découvertes ont permis d'affirmer. Quant à accepter l'idée, au moins pour l'Iroquoisie, que la constitution d'une confédération aurait transformé les possibles situations internes d'agressivité en une violence tournée vers l'extérieur de cette nouvelle entité politique pour la préserver, ce serait donner à la